

Jean Chicoine, une affaire de langue et de désir

François Ouellet

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, F. (2019). Jean Chicoine, une affaire de langue et de désir. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (155), 10–14.

Jean Chicoine, une affaire

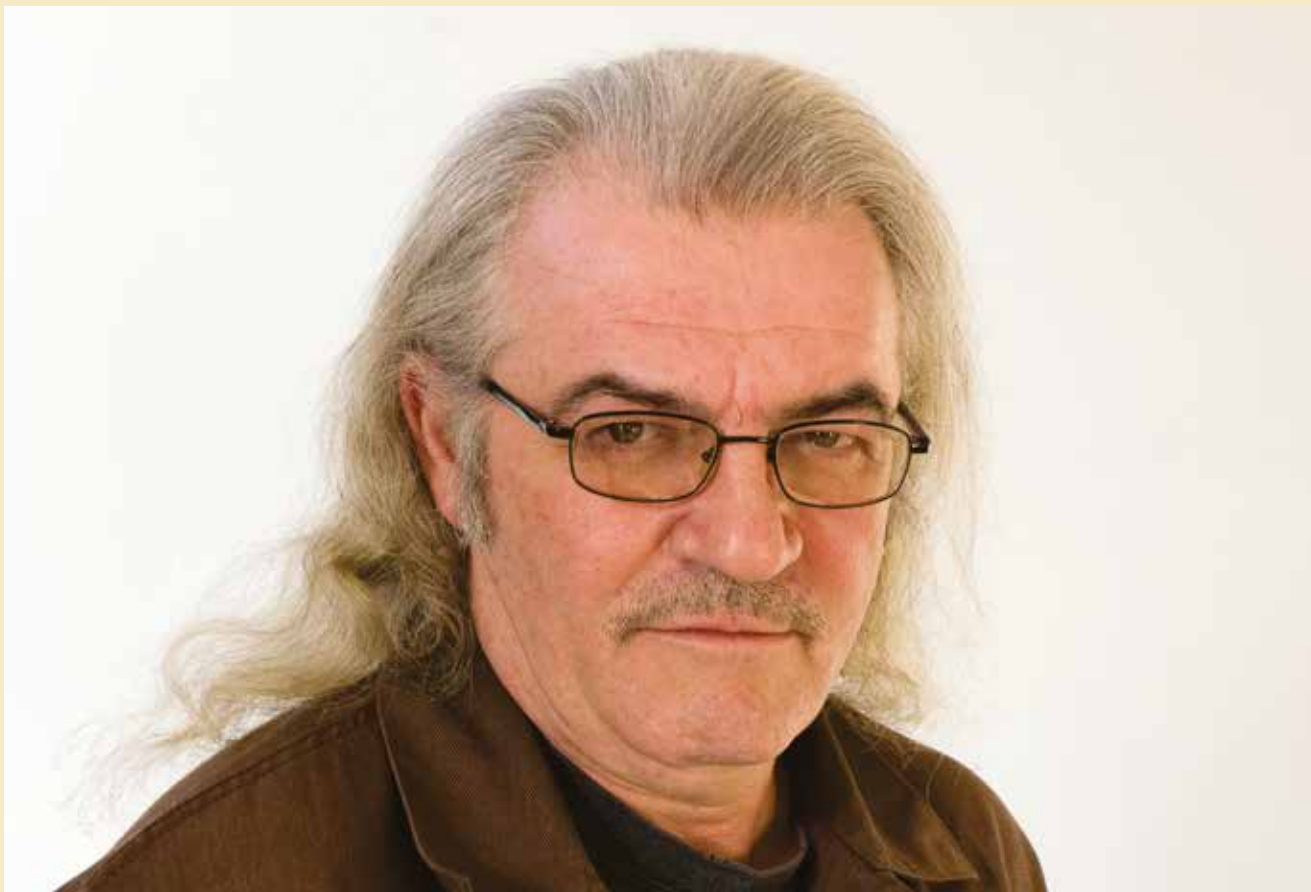


Photo : Éditions du Blé

Jean Chicoine



Par
FRANÇOIS OUELLET*

Né à Montréal en 1952, Jean Chicoine habite à Winnipeg depuis trente ans. En 2007, alors qu'il est dans la cinquantaine, Chicoine inaugure, avec *Les galaxies nos voisines*, une trilogie romanesque d'inspiration autobiographique, que compléteront *La forêt du langage* en 2010 et *L'ange* en 2014. Tous titres parus dans la précieuse collection « Rouge » des éditions du Blé (Saint-Boniface).

de langue et de désir

« toutt se passe toultemps toutt dans nos têtes,
lesquelles sont dans la noosphère qui est dans nos têtes »

Jean Chicoine, *La forêt du langage*

Le cadre de cette trilogie urbaine est un quartier du centre-ville de Winnipeg, le Village Osborne, que l'auteur lui-même habite, comme son narrateur alter ego, ici baptisé Jean, à la fois écrivain compulsif, ami généreux et compréhensif, amant honnête et décomplexé, rocker noctambule et jouisseur. De ce quartier, Chicoine n'évoque que des bars et quelques artères, mais cela suffit à camper une ambiance et à donner vie à cet espace *réaliste* dans lequel évoluent les personnages.

Jean n'a cependant de cesse de s'évader par l'écriture, les pieds sur terre mais la tête dans la « noosphère », terreau psychique de sa prose anticonformiste. Il écrit jour et nuit, arpentant le vide sidéral de la page blanche « jusqu'en bordure de la Voie Lactée », reconstruisant « le réel par éclats d'imaginaire et parcelles de rêves », une écriture qu'il veut « libre et rebelle ». Cette écriture, c'est celle-là même, effrénée et verbo-maniaque, des romans de Chicoine, dont les phrases et paragraphes ne tolèrent ni majuscule ni point. Même au dernier mot de chacun des romans succède une virgule, signe inflexible d'un intarissable bavard qui ne se repose jamais ou ne se pose que pour mieux repartir. Une écriture à tire-larigot, dit-il lui-même.

Dans cette prose récalcitrante et fiévreuse, il y a un peu de mauvais et beaucoup de bon. À ranger dans la catégorie de ce qui nuit au portrait d'ensemble : les répétitions et longueurs du premier volume et l'écriture qui, dans le deuxième volume, se veut lyrique mais qui n'arrive à produire que des métaphores abscones d'une qualité poétique très discutable. Du côté du bon et de la qualité : l'expression forcenée du désir, qui rend le personnage pleinement *vivant*, et la représentation colorée et ingénieuse de la langue anglaise au sein même de l'écriture. Car tout est d'abord affaire d'écriture chez Chicoine, où se met en place un imaginaire foncièrement littéraire, le narrateur lui-même se sachant et s'affirmant poète, fût-il un bon à rien, comme il le dit d'entrée de jeu dans *Les galaxies nos voisines* : « j'ai viré poète, poète raté en plus ». Mais ce personnage féru d'astronomie et d'amitié, fraîchement divorcé et en mal de

j'aurais voulu être un espion couleur du mur pour m'employer dans l'ombre à jouer dans le dos du monde, j'ai amorcé ma carrière d'agent secret à l'âge de sept ans, j'avais cassé le beau vase en cristal à maman, j'avais avoué et maman, au lieu de me chicaner pour ma bêtise, m'avait louangé pour ma franchise, j'ai compris ce jour-là qu'à dire la vérité à point nommé, on acquiert le pouvoir de mentir à bon escient,

Les galaxies nos voisines, p. 11.



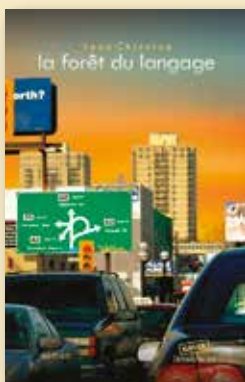
baise, qui vit de prestations d'assurance-emploi depuis qu'il a perdu par insouciance son dernier travail, ce personnage, dis-je, va peu à peu évoluer pour le meilleur, assez responsable pour négocier à son avantage la garde de ses enfants, assez patient pour trouver l'amour, assez doué pour écrire cette œuvre que nous lisons.

LA LANGUE DU DÉSIR

Le désir s'incarne sans entrave et sans complexe chez Chicoine. On s'examine, on se zieute, on change de partenaire au gré des envies. Dans *Les galaxies nos voisines*, Jean passe d'une fille rencontrée dans un bar à une pute, puis à Lynne, une lesbienne momentanément convertie aux hommes et qui à l'occasion « passe une petite vite » à un autre ami « pour le décamper ». Plus tard, Jean se

heures sacrées en compagnie de l'ange, délicate et malicieuse, elle n'en revenait pas que je la préférais à des fams cultivées com celles que j'avais côtoyées à l'université, intelligentes, drôles et dégourdies, elle qui n'avait qu'une douzième année, qui ne lisait pas beaucoup, qui ne s'estimait ni curieuse, ni imaginative, ni très intelligente, mais elle mesurait le monde avec son âme et c'était là l'essentiel, elle était droite, honnête et fidèle,

La forêt du langage, p. 46.



on se perdrait de vue peu à peu, ses visites se feraient plus rares, notre amitié ne passerait pas l'été, que j'aie perdu ma job en me prenant pour un poète, Wilf le comprenait, que je me sois adonné à des expériences sexuelles douteuses, en ôtan qu'elles avaient cessé, il pouvait le digérer, mais que j'aie déménagé dans le Village Osborne, c'était trop, il ne pouvait l'encaisser, je l'avais trahi,

Les galaxies nos voisines, p. 126.

retrouve avec des amies de Lynne, où on parle de sexe en fumant un joint et en expérimentant convivialement, sans jalousie ni agressivité, ce qu'il en est de la chose. Les galaxies du titre, on comprend que ce n'est pas seulement la nébuleuse pour laquelle Jean se passionne, mais aussi toutes ces femmes autour desquelles il tourne, tel un satellite parcourant la Voie lactée « qui pulse comme une vulve ». On se souvient que l'image cosmique caractérisait déjà la pratique littéraire du narrateur. Écriture et sexe, même combat ? Certainement. Vulgaire, Chicoine ? Aussi, sans doute, et pourquoi pas ? « i guess as a writer you're free to write wathever you want, right ? » On ne saurait lui donner tout à fait tort, et c'est précisément cette libre combinaison des mots, des images et des désirs qui donne à l'écriture son rythme, son mouvement. Car à cette prose vertigineuse et disproportionnée dont je parlais plus haut correspond justement l'espèce de fougue sexuelle du narrateur, où le désir se renouvelle sans fin comme la pulsion d'écrire. Ne jamais terminer ses phrases, c'est précisément garder ouverte la voie du désir. C'est que le désir rend le narrateur poète, donne à son écriture sa forme. Car quand il n'écrit pas, il baise, et il ne cesse de baiser que pour mieux écrire. Mouvement giratoire où le désir se mord la queue et qui donne à la prose sa cadence endiablée et effervescente. Une écriture du désir, comme peut l'être celle de Henry Miller ; de ces écritures qui tendent, sans fard ni sublimation, à incarner le moteur même de toute écriture qu'est éros dans les événements que vivent les personnages.

Dans le troisième volume, la patience de Jean est mise à l'épreuve par une jeune femme, qu'il appelle « l'ange », et pour qui il a le coup de foudre. Sexuellement, elle est farouche ; à Jean, qui l'attire par sa délicatesse et par l'amour attentionné qu'il lui porte, et qui persiste à lui dire, à elle si complexée, combien elle est belle et sexy, elle demande d'être patient avec elle. Cet ange qui « regardait le monde avec toute la clarté spirituelle de son cœur intègre » est une anomalie sociale. Physiquement, cette figure lumineuse souffre de dystonie. Sa vie est un combat constant « contre elle-même et son inadéquation à habiter son corps ». Quand elle marche, elle rappelle à Jean la figure de l'albatros de Baudelaire, métaphore du poète paria. Un soir, dans l'appartement de Lalonde, une artiste d'origine martiniquaise émancipée, l'ange découvre une nouvelle approche du monde de la sexualité qui fait tomber ses jugements moraux et réducteurs. C'est pour elle un moment épiphanique. Comme Lalonde le lui explique : « i can't change the world, but i can change my way of living in it ». Le désir, ça s'apprend, ça s'apprend, comme l'écriture d'ailleurs. Le corps lui-même de l'ange est langage, car il est marqué par une forme d'incertitude qui cherche timidement son assouvissement dans l'amour et qui trouve son accomplissement dans le récit du narrateur. Dans *La forêt du langage*, le nar-

rateur pouvait écrire : « ma main crampait sous le fardeau de l'écriture com l'ange dans ses muscles ». Incidemment, il leur arrive souvent de devoir répéter ce qu'ils se disent, lui à cause de son accent francophone, qui la fait souvent éclater de rire, elle parce que sa maladie rend difficile la prononciation de certains mots.

Ces deux personnages poursuivent une même quête par des moyens différents mais complémentaires. C'est pourquoi, peut-être, *L'ange* est le plus réussi et le plus attachant des trois romans, à la fois en raison de la forme de leur relation et parce que l'écriture est mieux assurée. On sent ici que Chicoine a fait un effort pour resserrer les événements autour d'une ligne directrice, alors que dans les deux autres volumes, l'écriture épousait l'humeur aléatoire du narrateur et les circonstances. Il fallait cet amour inédit pour accoucher d'un roman plus maîtrisé.

LE DÉSIR DE LA LANGUE

Ce n'est donc pas un hasard si, dans *L'ange*, le narrateur parvient à donner un sens à son écriture, à transformer toutes ses ébauches en véritable projet littéraire au moment où sa relation avec l'ange prend une forme plus confiante, devient sereine. En effet, vers la fin du roman, à la suite de la soirée décisive chez Lalonde, il conçoit un projet d'écriture qui porterait « sur le degré d'utilisation de l'anglais » dans les romans qu'il projette sur le Village Osborne, plus précisément sur la manière dont il allait rendre son accent francophone dans les dialogues anglophones. Ne serait-ce que pour ce seul aspect de l'œuvre, il vaut la peine de lire Chicoine. Dans les faits, sa trilogie est « bilangue » plutôt que bilingue (qui évoque surtout l'idée de la traduction) : naturellement, le narrateur et Lalonde s'expriment en français et leurs amis anglophones parlent en anglais ; mais surtout Chicoine a eu le coup de génie *d'écrire* l'accent québécois de son narrateur dans ses échanges avec les anglophones. Et c'est diablement bien fait. Le lecteur que je suis s'entend parler anglais en lisant Chicoine. Par exemple ce discours de Jean : « ouate i mean », repris-je, « well, dère's always a way to djostify violence, you can always come up ouite some djostificachonne, filosofie, idéolodji, relidjonne, politicâl system, sochial class, ouatèveur, ènéting goes ouène comes de time to djostify violence, dère's always a smart ass somouère to come up ouite a good ruizonne èn to achoure us dat we're in our damn right to act aggressive èn exteurminète îch odeur, botte me i say it's all in our heads, èn i dare say too dat we're bound to encunteur di èlieunz we déseurve » ».


Par ailleurs, Chicoine modifie la graphie de certains mots français, mais la pratique reste douteuse parce qu'elle apparaît tout simplement gratuite. Au-delà de quelques néologismes bien trouvés (« écrire malagauchement », « des

j'embarquai sur mon bécik, roulai jusqu'à la maison pas loin, je n'étais pas fatigué, au contraire, j'étais pompé, je me préparai du café, m'installai à ma table de travail, qui était ossi ma table de cuisine, m'assurai que j'avais Robert et Grévisse, et marijane et nicotine à portée de la main, ouvris mon cahier, avalai une gorgée de café, ramassai mon stylo, j'avais mis Hendrix dans mes speakers, Electric Ladyland, et plongeai dans l'écriture,

L'ange, p. 144.



pneus skidèrent sur la neige »), écrire « ôtre », « boutic » ou « fysic » ne signifie rien et risque seulement de faire déborder l'eau du vase. Mais on ne chicanera pas l'auteur pour si peu, parce que cette langue, elle est vivante, stimulante, et qu'elle est aussi constitutive du mode de vie et de pensée du narrateur que des romans eux-mêmes. En retrancher un mot, ce serait aussi handicaper le personnage. C'est à prendre ou à laisser.

Soyons francs, ce n'est pas une grande œuvre, mais c'est une expérience de langage et du désir qui en vaut bien d'autres. 

Jean Chicoine a publié :

Les galaxies nos voisines, Du Blé, 2007 ; *La forêt du langage*, Du Blé, 2010 ; *L'ange*, Du Blé, 2014 ; *Le fermier de la noosfère*, Du Blé, 2019.

* François Ouellet est professeur titulaire à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a publié une vingtaine de livres, dont *La littérature précaire. De Pierre Bost à Pierre Herbart* (Éditions Universitaires de Dijon, 2016) et *Grandeurs et misères de l'écrivain national. Victor-Lévy Beaulieu et Jacques Ferron* (Nota bene, 2014).

Jean Chicoine

LE FERMIER DE LA NOOSFÈRE

Du Blé, Saint-Boniface, 2019, 257 p. ; 21,95 \$

Je ne sais pas si vous avez déjà fait un trip d'acide, mais ce roman en raconte un bon, délirant, suave et drôle qui court sur une quarantaine de pages. « Marijane », haschich et bière complètent le voyage dans lequel s'embarquent Pierre et le narrateur dont on ne saura pas le nom.

Dans ce roman initiatique, le narrateur et Pierre, qui ont plus ou moins 20 ans, passent une fin de semaine à Trois-Rivières, leur ville natale, hébergés par Marguerite, la tante délurée de Pierre. Nous sommes au début des années 1970. Le récit débute à Montréal, où ils vivent, et se termine avec leur retour.

Le narrateur est barman et se dit poète, tandis que Pierre étudie les arts plastiques au cégep et rêve de devenir peintre. Les deux partagent la même passion pour le concept de noosphère, qu'ils ont découvert chez Teilhard de Chardin.

À Trois-Rivières, ils retrouvent Bill, un ami d'enfance, et Suzanne, une copine du narrateur (et une de ses maîtresses), et rencontrent Monique et Jacqueline. Tout le groupe demeurera soudé, partageant activités, drogue, bière et nourriture.



L'action importe peu. Tout le plaisir du roman est dans les échanges, dans leurs réflexions sur la vie, l'art, la littérature, la société. À cela s'ajoute la graphie très particulière de Jean Chicoine : il utilise un code plus oral qu'écrit qui peut agacer au début, mais qui n'est pas moins conforme à la façon de voir de ses personnages. Ainsi, « ossi », « com », « téléphoner », « esti », « cosmic », sans oublier « noosphère » et bien d'autres mots ont une texture qui les éloigne de l'orthographe officielle.

Une autre caractéristique est l'utilisation systématique des dialogues et des expressions qui viennent rythmer les interventions des personnages. Enfin, il n'y a ni majuscules ni points. Le texte est une longue phrase ponctuée par ces dialogues, qui eux sont délimités par des guillemets.

Le tout baigné dans une dérive nourrie par de multiples joints et caps d'acide durant laquelle les personnages font le point sur leur vie, leurs espoirs, leurs craintes dans une tentative de comprendre ce qu'est la noosphère : « La noosphère est dans notre tête qui est dans la noosphère et toutlmonde est dans la tête à toutlmonde, ce qu'on imagine, ce qu'on rationalise, ce qu'on invente, nos rêves, nos espoirs, nos chagrins, nos illusions, nos fictions, nos misères, toutes ces pensées, ces notions, ces idées [...] forment la noosphère, puis c'est certain que la noosphère est invésibcom l'air ».

Un roman ludique, fondé sur le quotidien de personnages qui vivent la transition entre l'adolescence et l'âge adulte et qui, surtout, cherchent à donner un sens à la vie : la noosphère demande qu'on la cultive (dans tous les sens du mot), d'où, peut-être, le fermier du titre.

David Lonergan

Consultez nuitblanche.com

NUIT BLANCHE
 magazine littéraire

ABONNEMENT | SE CONNECTER | POINTS DE VENTE | À PROPOS | CONTACT

RECHERCHE



Accueil | Numéros | Commentaires de lecture | Articles | Rubriques | Dossiers | Entrevues | Textes de création | Auteurs | Collaborateurs

EN KIOSQUE

 Numéro 154
 Printemps 2019


ACTUALITÉS

Toutes les actualités

Québec

1 2 3 4 5



Qui se souvient d'Eudore Évanturel ?

Il y a 100 ans, le poète Eudore Évanturel (Québec, 22 septembre 1852 – Boston, 16 mai 1919) quittait l'existence. Pour en savoir plus

Publié le 16 mai 2019

Canada

1 2 3 4 5

Au coeur des lettres de Gérard Leblanc

Dans le numéro 154 de Nuit blanche, notre collaborateur Patrick Guay met en lumière la correspondance du « chantre de Moncton » Gérard Leblanc (Boucliche 1945 – Moncton 2005). Lettres à

ESPACE PUBLICITAIRE

